

## **Quelle est votre formation ?**

Je suis titulaire d'une licence d'enseignement d'histoire-géographie et d'une maîtrise de géographie rurale (diplômes obtenus à Nanterre, je suis donc du sérail !). Mon ambition était de passer les concours et d'entrer dans l'enseignement car j'aime transmettre mes connaissances, mes convictions : je suis une « communicante ».

N'ayant été reçue ni au CAPES, ni à l'Agrégation, j'ai demandé, et obtenu, un poste de maître auxiliaire ; j'ai exercé ce métier pendant 8 ans dans les trois académies de la région parisienne. La pratique du métier s'est révélée décevante : moi qui aimait communiquer : j'avais souvent eu l'impression de « parler aux murs ». Je n'étais pas comblée par ce métier que je souhaitais quitter.

La venue dans mon foyer de trois enfants très rapprochés en a été l'occasion ! Je me suis consacrée à ma vie de famille pendant 15 ans, en étant, auprès des écoles ou des clubs de sport, la maman disponible qui pouvait rendre des services à tous moments.

## **Comment et pourquoi avoir choisi le métier de carto-thécaire ?**

Mon arrivée à la carto-thèque de Nanterre résulte d'une opportunité que j'ai pu saisir. J'avais repris une activité de « secrétaire scientifique » dans un labo de géographie à Paris X. lorsque le poste de la bibliothèque-carto-thèque s'est trouvé vacant (1993), les enseignants m'ont proposé la fonction en tant que contractuelle. J'ai pu passer un concours interne en 1995 et ai été titularisée en 1996, l'année de mes 50 ans. J'entame donc ma 19<sup>e</sup> année à la bibliothèque-carto-thèque.

Je ne regrette absolument pas ce choix. Je me sens à ma place ici, utile et compétente auprès des étudiants grâce à ma formation initiale et à mon expérience d'enseignante : j'ai les réflexes et les connaissances nécessaires pour les guider au mieux dans leurs recherches, des plus basiques aux plus pointues.

## **Pouvez-vous nous présenter vos collections cartographiques ?**

Rappelons que je gère une bibliothèque et une carto-thèque.

La bibliothèque compte un peu plus de 6 000 ouvrages après un sévère désherbage l'an passé. 30 % du fonds est constitué d'unicas c'est-à-dire d'ouvrages qui ne sont pas présents à la BU, nous nous distinguons donc par notre politique documentaire différente de celle de la BU.

La carto-thèque est un service unique sur le campus, puisque la BU, qui à l'ouverture de l'Université (1964-65) avait constitué un petit fonds pédagogique, a fait don de ce fonds à la bibliothèque de département, et ne s'est plus intéressée à ce volet de la documentation.

Le fonds est vieilli et éclectique, constitué à 80 % de cartes françaises.

Vieilli, parce que nous n'avons pas les crédits suffisants pour suivre l'actualité de l'édition des cartes de l'IGN. Par ailleurs, nous possédons de nombreuses cartes d'Afrique du nord et d'Afrique de l'ouest, datant d'avant la décolonisation : l'acquisition de cartes actuelles est impossible et c'est bien dommage, les évolutions doivent être considérables.

et éclectique parce que, pendant longtemps, le fonds a été constitué de dons divers et d'acquisitions faites en fonction des spécialités des enseignants : tant pour la géographie régionale (Italie, Allemagne, Pays-Bas et États-Unis) que pour la géographie physique (cartes géologiques, cartes géomorphologiques et cartes de végétation).

En fait, et tout particulièrement pour les acquisitions de cartes, une politique documentaire est difficile à établir. Si on se préoccupe, comme les enseignants, de matériel pédagogique, il faut acheter des paquets importants pour les TD ou les partiels (20 environ). Si, comme moi, on se préoccupe de matériel documentaire, combler des lacunes, avoir une

couverture plus complète, avoir une meilleure actualisation – c'est le « côté collectionneur » – on peut acheter 3 ou 4 exemplaires, quitte, si les cartes se révèlent intéressantes, à acheter d'autres exemplaires l'année suivante. Le principe est retenu, cela s'est fait quelques fois.

Nous n'avons pas de cartes numériques et aucune demande dans ce sens.

### **Quel est votre budget et a-t-il évolué ?**

Depuis mon arrivée le budget a baissé d'années en années. J'ai eu jusqu'à 60 000 F (soit un peu plus de 9 000 €). En 2011, il est de 3 700 €, pour toutes les acquisitions (monographies, périodiques, cartes et petit matériel, dont le filmolux). Parfois, en extrême fin d'année budgétaire, le directeur du département, ou des chercheurs de labo, m'accordaient quelques crédits complémentaires, mais cela risque de se faire de moins en moins, puisque la réglementation du non-report des crédits est appliquée de façon stricte et qu'il y aura des risques à faire des commandes tardives.

Jusqu'à une date récente (2 ou 3 ans) le budget de la BUFR était accordé par le département de géographie, lui-même ayant son budget accordé, par l'UFR, proportionnellement aux étudiants spécialistes inscrits dans l'UFR (ici SSA = 6 départements numériquement inégaux), d'où la baisse de la dotation puisque les effectifs de géographes sont en diminution.

Maintenant, le budget est donné par l'UFR, il est fixe et correspond au dernier budget accordé par le département avant cette « réforme ». Le budget n'étant plus lié au nombre d'étudiants permet une continuité dans les achats. C'est une bonne chose. Je ne suis pas certaine que ce soit lié à la LRU, mais je crains que ce ne soit un avant-goût de l'« intégration » des BUFR au SCD. J'ignore ce qui se passera pour la cartotheque. Le risque est de perdre la maîtrise de notre politique documentaire.

### **Quels changements avez-vous observés depuis 20 ans ?**

Le changement le plus spectaculaire est la chute des effectifs étudiants, les explications sont multiples.

Les débouchés des études de géographie ont longtemps été l'enseignement, la préparation aux concours, notre spécialité, et le succès des étudiants, notre vitrine. La diminution des postes offerts, et tout récemment la réforme du CAPES, ont joué contre nous.

L'origine socioculturelle des étudiants a aussi beaucoup évolué, tous les enseignants n'ont pas accompagné ce fait dans leur comportement et leur enseignement. Certains – heureusement pas tous – ont « scié la branche sur laquelle ils étaient assis ». D'où une certaine désaffection des étudiants

En revanche, est apparue la professionnalisation des études supérieures, Licences Pro, Masters Pro dans le domaine de l'aménagement, du tourisme ... formations pluridisciplinaires offrant des débouchés nouveaux et puisant dans un réservoir d'étudiants autre que celui des jeunes bacheliers. Certains enseignants se sont beaucoup impliqués dans le montage de ces diplômes, d'autres estiment qu'ils dérogent à l'intellectualisme de l'enseignement supérieur d'antan. S'ajoute aussi une dimension financière : ces nouvelles filières sont plus « riches » puisque les enseignants ont dû négocier des contrats, monter des coopérations.

Enfin, un autre changement spectaculaire tient à la géographie elle-même. La géographie physique, reine de la discipline, il y a quelques décennies, a considérablement décliné, presque disparu. Elle a encore quelques heures de gloire par le biais de l'étude des risques naturels et des questions environnementales. Pour l'usage des cartes de la cartotheque,

nous sommes loin des 8 à 10 paquets de cartes empruntés à longueur de journées et de semaines ! Les grands types de reliefs n'intéressent plus personne.

La géographie s'affirme en tant que science sociale : la société ne se lit pas sur les cartes IGN ! La justice spatiale, les flux, les réseaux ne sont pas cartographiés aux échelles des cartes IGN. Seules les cartes des villes suscitent encore un intérêt.

On constate aussi le déclin de l'usage des images, diapositives, transparents, longtemps matériel pédagogique fondamental et source de dépense importante pour la bibliothèque.

Les étudiants ne travaillent plus de la même manière, internet a apporté une concurrence ! Les étudiants viennent moins nombreux travailler à la BUFR-Carthèque. Il y a quelques années, ils me demandaient des conseils, ils me posaient des questions qu'ils n'osaient pas poser à leurs enseignants ! (par exemple : comment voit-on dans quel sens coule une rivière sur une carte ?) Les enseignants savaient pouvoir compter sur moi et me renvoyaient les étudiants pour approfondir des points de cours. Ce n'est plus le cas puisque l'étude des cartes tombe en désuétude. La carthèque continue d'accueillir des étudiants, non géographes, qui viennent consulter des cartes pour leurs loisirs (préparations d'excursions) ou des chercheurs qui tentent de localiser des itinéraires évoqués dans des romans.

Les catalogues collectifs ont pris une grande importance et permettent de signaler les collections à un large public. Si on dessert le lointain, cela ne compense pas la perte des relations de proximité.

### **Quel aspect du métier vous a le plus intéressée ?**

Indéniablement, ce qui est le plus intéressant c'est la communication avec le public sur le sujet qui nous est commun : la géographie. Les personnes qui viennent sont demandeurs d'informations, de conseils, d'aide ... il n'y a pas – ou très peu - de rapports d'autorité, à la différence de ce qui se produit dans l'enseignement où il faut imposer sa parole à un public qui n'est pas toujours demandeur...

J'aime aussi le travail lié aux acquisitions. Utiliser au mieux le budget disponible, faire des choix, prendre des décisions en concertation avec les enseignants. J'ai déjà évoqué le côté collectionneur ...

### **Quelles sont les principales difficultés du métier de carthécaire ?**

Il n'y a pas vraiment de difficultés spécifiques liées à la carthèque.

Il y a quelquefois des difficultés relationnelles avec les enseignants qui ne respectent pas les règles de la vie collective : ceux qui sortent de cartes – parfois plusieurs paquets à la fois – les rendent mélangées ou les conservent dans leurs bureaux alors que d'autres collègues en ont besoin, ceux qui ne notent pas les ouvrages empruntés ... ceux qui me prennent pour un magasinier !

Les relations avec la BU sont devenues difficiles depuis quelques années, alors qu'elles avaient été excellentes.

Bien que m'étant formée à l'usage de l'informatique pour le traitement de texte, lorsque j'ai travaillé en tant que secrétaire, l'informatique reste pour moi un outil que j'ai du mal à maîtriser, question de génération très certainement !

## **Votre plus beau projet ?**

Mon plus beau projet – et sa réalisation - est indéniablement la plastification des cartes.

A mon arrivée à la cartoθήque, les cartes étaient dans un état pitoyable, mal classées, usées, déchirées, tachées .... Après un inventaire descriptif systématique, j'ai obtenu, avec l'aide de la BU à l'époque, dans le cadre d'un contrat quadriennal (1997-2000), un crédit de 260 000 F pour sauver la cartoθήque. J'ai racheté des meubles à plan, amélioré la couverture des cartes IGN 1/50 000<sup>e</sup>. En 7 ans, (le crédit pas encore utilisé avait été préservé au-delà des 4 ans) 15 000 cartes (sur les 35 000 cartes du fonds) ont été plastifiées par une société de plastification.

En accord avec le directeur du département de l'époque, nous avons créé un fonds « patrimonial » : c'était une démarche de prudence. Il s'agissait de garder à part une carte non plastifiée lorsque nous faisons traiter un nombre important d'exemplaires (en général 15 cartes par édition de chaque titre, pour les cartes au 1/50 000). Nous avons aussi pu faire traiter des cartes françaises au 1/25 000 d'éditions anciennes, des cartes des USA, des cartes géologiques, des cartes de végétation. Avant de les adresser à la société de plastification, il a fallu nettoyer les cartes, effacer les annotations, découper les marges, pour limiter le travail de recollage. Heureusement, la BU, étant partie prenante du projet, a financé une aide par un vacataire, pendant 3 ans. Globalement, le résultat est positif, quelques couleurs ont bavé, quelques cartes ont mal vieilli. Ce travail, long et méticuleux, a permis de sauver le fonds et les critiques (cartes glissantes, lourdes, impossibles à plier) restent anecdotiques.

C'était un beau projet, parce qu'au delà de la sauvegarde du fonds, il a permis une réelle coopération avec des acteurs nombreux et impliqués : la BU, le ministère (nous avons eu la visite d'un inspecteur), les étudiants (certains ont aidé bénévolement à préparer les cartes), une collègue. Ce travail collectif a créé une ambiance conviviale et les enseignants qui avaient connu la situation précédente ont été reconnaissants du travail effectué. Avec le temps la gloire se ternit, pour les nouveaux enseignants, la cartoθήque est ce qu'elle doit être : un fonds inventorié, classé, accessible : une situation normale ... Les protagonistes ayant changé, la cartoθήque ne suscite plus d'intérêt à la BU.

## **Quelles perspectives pour les cartoθήques ?**

L'avenir des cartoθήques me paraît incertain. Je crains qu'elles ne deviennent principalement des lieux de conservation pour des consultations occasionnelles. La mise en place des réseaux documentaires devrait leur ouvrir sur une nouvelle vie en signalant largement les fonds. Le travail de saisie dans le SUDOC me semble très contraignant et finalement moins intéressant que le projet CartoMundi. Dans le SUDOC, les documents sont signalés individuellement, tandis que dans CartoMundi, c'est une globalité, par le biais des tableaux d'assemblages. Ce projet m'interpelle et je le trouve très satisfaisant, intellectuellement parlant.

## **Que vous apporte l'existence de GéoRéseau ?**

GéoRéseau est bon pour le moral ! C'est encourageant, et consolant, de savoir que d'autres pratiquent le même métier et rencontrent les mêmes difficultés de gestion. Le réseau permet des échanges d'idées pratiques, d'adresses de fournisseurs, d'informations en tout genre. C'est enrichissant et rassurant.

L'intérêt de nos rencontres régulières permet de mettre des visages sur des noms et des services et donc d'humaniser les listes de diffusion !